PEREC

Sur le champ de bataille

Alain Nadaud rend hommage à l'auteur de « Penser/Classer »

L'édition ces jours-ci de textes de Georges Perec, publiés entre 1976 et 1982 et regroupés sous le titre « Penser/Classer » (1), confirme à bien des égards l'impression que donne aujourd'hui la relecture de l'ensemble de son œuvre, à savoir celle d'un véritable champ de bataille où, avec ses victoires et ses défaites, un homme a tenté de faire face à ce surgissement de l'écrit, de le susciter même, autant qu'il aura lutté au corps à corps pour le contenir, sinon parfois l'éviter. Car l'intérêt de l'œuvre de Perec réside bien dans cette contradiction qui la traverse et qui, du même coup, la garde vivante, qui l'empêche de se refermer sur elle-même, mais qui aussi la laisse béante, vulnérable, *« suspendue à un inachevé désignant l'indicible vers quoi tend désespérément le désir d'écrire »* (1). Contradiction résumée par cette course de vitesse qui est ainsi menée, de livre en livre, et à l'intérieur de chacun d'eux, entre cette irrésistible poussée de l'écriture qui porte avec elle Perec jusqu'à une certaine logique de l'aveu et le recours à un programme formel composé de *« textes à contraintes dures (oulipiennes) »* (2), par lesquels il n'a de cesse de juguler cette poussée.

Perec était d'ailleurs conscient de cette *« alternative sans fin entre la sincérité d'une parole à trouver et l'artifice d'une écriture exclusivement préoccupée de dresser ses remparts »* (3). Situation qui pourrait être illustrée par le heurt, à quelques lignes de distance, entre cette affirmation posée avec assurance et presque une sorte de défi : *« Je n'ai pas de souvenirs d'enfance. »* Et cette autre, plus nuancée et qui traduit bien les menées sourdes que Perec se devait d'affronter : *« Une fois de plus, les pièges de l'écriture se mirent en place. Une fois de plus, je fus comme un enfant qui joue à cache-cache et qui ne sait pas ce qu'il craint ou désire le plus : rester caché, être découvert. »* (3)

Voilà tous les enjeux que cette œuvre semble avoir parfois hésité à assumer, la raison de cet étrange mélange de pages émouvantes où l'on sent la « chose » venir et presque être saisie, et d'autres qui, par leurs fastidieuses énumérations, comme autant de *« refuges ratiocinants »*, paraissent avoir tenu l'écriture à distance ou joué le rôle de cette *« écriture carapace derrière laquelle* [il] *masquait* [son] *désir d'écriture »* (1). Car très tôt, en effet, Perec a su que cette écriture était inséparable d'une certaine quête de l'origine et, pour ce faire, d'une plongée dans la verticalité d'un passé : *« Le projet d'écrire mon histoire s'est formé presque en même temps que mon projet d'écrire. »* (3) Mais jusqu'où Perec pouvait-il se soumettre à une telle exigence ? Et comment pouvait-il dans le même temps s'y refuser ? Toute l'articulation de l'œuvre est là.

De cela il découle qu'on a bien affaire à une entreprise qui tenterait d'en savoir plus sur cette absence d'où procède l'écriture et à laquelle seule cette écriture justement — et là, c'est redoutable — pourrait conduire. Nostalgie qui n'est pas sans beauté des « Je me souviens... » (4). Mais, bizarrement, cette volonté d'en appeler au souvenir se découvre instantanément opaque, inséparable de cette autre volonté de n'en rien savoir. Comme si les souvenirs qui étaient ainsi ramenés à la surface n'avaient d'autre fonction, sous leur fausse abondance horizontale et leur caractère anecdotique, que de propager l'oubli, de masquer la réelle poussée d'un souvenir plus ancien.

De façon tout aussi pathétique et non sans humour, « la Disparition » (5) s'entretient de cette lutte que mène l'écriture pour éviter l'asphyxie. Contrainte terrible que se donne Perec, car la lettre *e*, absente du roman, n'est-elle pas la plus employée des lettres de l'alphabet, celle par laquelle justement la langue respire ? Soubresauts de cette écriture se débattant de façon forcenée autour de cette partie d'elle-même, centrale, qui lui manque. On ne peut guère, à mon sens, approcher au plus près ici d'une vérité qui en dit aussi long sur l'écriture et en même temps produire un tel effet d'aveuglement qui en obture de façon aussi brutale les résultats. Et, pour compenser, on voit bien cette écriture se renforcer de cet *« oubli colossal »*, devenir boursouflure vide, bétonner tout autour de l'orifice, de ce *« puits sans fond »*, puis finalement monter trop vite en graine à force de suffoquer, justifiant chez Perec *« son goût, son amour, sa passion pour l'accumulation, pour la saturation »* (5).

D'où le recours à la pseudo-érudition ou encore à ces interminables descriptions qui jalonnent « la Vie mode d'emploi » (6), comme pour se masquer cet insensible effondrement que propage l'écriture et tenter d'évacuer ce *« pourquoi j'écris auquel je ne peux répondre qu'en écrivant »* ou *« renvoyer la pensée à l'impensé qui la fonde, le classé à l'inclassable (l'innommable, l'indicible) qu'il s'acharne à dissimuler »* (1). Par là aussi Perec cherche-t-il à s'assurer qu'il a bien pris en compte tout le réel, qu'il n'en surgira plus rien qui puisse ou surprendre ou inquiéter. Quitte à suggérer, à force d'en rajouter, qu'on est déjà passé dans le camp du subterfuge, tout aussi vrai et tout aussi dérisoire puisque l'écrivain ne se connaît déjà plus d'autre réalité que celle de l'écriture, elle-même éphémère, toujours à entretenir et à poursuivre...

On en reconnaîtra sans doute la voix sourde et apparemment sans origine (car pas encore advenue) dans le tutoiement qui s'adresse à « Un homme qui dort » (7). Long accompagnement qui suscite à la fois le non-vouloir absolu et l'attention la plus aiguë aux gestes infimes qui balisent le quotidien. Kafka lui aussi veille, simplement en exergue. Tout cela pour arriver à cette évidence que l'œuvre procède du désœuvrement. Ecrire, c'est encore *« se déprendre »* (terme cher à Perec). Une phrase à elle seule laisserait ainsi percevoir la fonction de ces remparts de mots, mais dressés contre quelles puissances, bon sang ! quels démons ? *« Comme si, à tout instant, tu avais besoin de te dire : "C'est ainsi parce que je l'ai voulu ainsi, je l'ai voulu ainsi ou sinon je suis mort." »* (7)

Alain Nadaud

(1) « Penser/Classer, » Textes du XXe siècle, Hachette.
(2) Entretien avec J.-M. Le Sidaner, « l'Arc » n° 76.
(3) « W ou le Souvenir d'enfance », Denoël.
(4) « Je me souviens... », Hachette/P.O.L.
(5) « La Disparition », Denoël.
(6) « La Vie mode d'emploi », Hachette/P.O.L.
(7) « Un homme qui dort », Denoël.



Georges Perec